

HISTOIRE DE LA MÉDECINE

Erwin ACKERKNECHT, *La Médecine hospitalière à Paris, 1794-1848*. Trad. de l'anglais par Françoise BLATEAU. Paris, Payot, 1986. 14 × 22,7, 300 p. (« Médecine et sociétés »).

C'est une heureuse idée du conseil scientifique de la collection « Médecine et sociétés », récemment lancée mais déjà fournie en excellents ouvrages, de livrer au public français la traduction d'ouvrages anglo-saxons faisant autorité en la matière. Après la profession médicale d'E. Freidson, voici aujourd'hui le tour du maître livre d'Ackerknecht, près de vingt ans après sa publication en langue anglaise.

Malgré son âge, l'œuvre n'a pas pris une ride et reste un excellent guide pour pénétrer le monde complexe des doctrines médicales au début du siècle dernier. Beaucoup de chercheurs se souviennent sûrement de leur soulagement et de leur éblouissement lorsqu'ils découvrirent l'ouvrage dans sa version anglaise au moment où ils peinaient dans ce dédale inquiétant, à une époque où les œuvres de J. Léonard n'étaient point encore parues.

Là ne se limitent pas les multiples mérites de ce livre. Dès l'introduction, l'auteur, en faisant de la nouvelle médecine une fille de la Révolution, avait bien senti que « l'histoire de la médecine [...] ne se réduit pas à la chronique des maladies ni à l'inventaire des progrès scientifiques »¹. « Étudier les progrès médicaux en tant que tels mais aussi dans leurs rapports avec les progrès scientifiques, technologiques, culturels et économiques » (p. 13) reste une démarche d'actua-

1. Cf. Jacques LÉONARD, *Archives du corps. La santé au XIX^e siècle*, Rennes, Ouest-France/Université, 1986, p. 8.

lité même si le progrès n'a plus aussi bonne presse aujourd'hui que dans les années 1960. Ce parti pris d'ouverture, l'auteur y reste fidèle tout au long de l'ouvrage. Les grands médecins du temps (Pinel, Bichat, Broussais, Corvisart, Laënnec) dont l'étude forme le centre du livre (chap. II à VIII) ne sont pas des personnages désincarnés. On nous montre très concrètement le lieu de leurs exploits, les hôpitaux de Paris (chap. II), leurs liens avec la politique (chap. XV), avec le mouvement culturel.

Toutes ces approches sont conjuguées avec un art consommé dans une série de biographies. Le genre a certes ses limites, mais elles sont ici repoussées très loin. Outre les précieux renseignements factuels que l'on peut y puiser, elles associent étroitement l'homme décrit et son temps. Le chapitre sur Broussais est un modèle du genre. Ackerknecht y démontre magistralement comment, sans rien inventer, Broussais sut combiner entre eux des éléments de doctrine épars pour constituer une vraie révolution au moment où chacun l'espérait. Révolutionnaire en médecine comme en politique, le créateur de la doctrine physiologiste sut aussi habilement tirer parti de son prestige de libéral pour faire avancer ses idées en médecine. Jugé à l'aune de son temps (la seule recevable), Broussais n'apparaît plus du tout comme un dogmatique ridicule mais plutôt comme un homme de synthèse qui libère la médecine de son scepticisme et la thérapeutique de la vieille pharmacopée. Quant à ses sangues, à quoi on le réduit trop souvent, elles sont plutôt, à l'âge de la saignée, un élément de modération. Certes, comme beaucoup de grands hommes, grands parce qu'ils savent à merveille donner vie aux aspirations silencieuses de leur temps, Broussais finit par sombrer dans une sorte de mégalomanie napoléonienne mais il importe de lui rendre justice. Cette méthode, on la retrouve tout au long du livre, parfois moins convaincante, dans la série des biographies qui constituent la trame du livre. Celles-ci pourtant ne constituent pas une série de tableaux isolés mais une fresque évolutive qui restitue bien l'évolution tâtonnante et progressive de la pensée médicale.

L'auteur ne limite pas son propos aux seuls grands hommes. En amont, voici leurs lieux de formation (chap. IV), leurs devanciers (les chirurgiens du XVIII^e siècle, chap. III) et, en aval, les mécanismes de la diffusion de leurs idées (les revues et sociétés médicales, chap. IX), leur public de confrères moins titrés et les conditions d'exercice de leur profession (chap. XV), les applications pratiques de la théorie (chap. XI-XII) et finalement toutes les conséquences de ce bouillonnement intellectuel sur l'orientation ultérieure de la médecine vers l'hygiène et la fragmentation en spécialités (chap. X, XIII, XIV). Le tout, en une vision qui sait toujours oublier les frontières quand besoin est.

Ainsi, vingt ans après sa parution, ce livre reste fondamental pour se guider dans le monde foisonnant des théories médicales, pour aborder les comparaisons internationales et avoir accès à une riche bibliographie anglo-saxonne (malheureusement ancienne et très partiellement remise à jour dans la postface). Bien traduit, d'une lecture facile (malgré un plan un peu déroutant), ce livre, qui est le modèle même d'une bonne histoire de la médecine, ouverte sur la société englobante, se devait d'être accessible aisément au public français. On ne saurait

trop encourager cette jeune collection à nous donner d'autres traductions d'ouvrages anglo-saxons fort nombreux et intéressants en ce domaine, au moins ceux consacrés à la France².

Olivier FAURE.

Jean-François BRAUNSTEIN, *Broussais et le matérialisme : médecine et philosophie au XIX^e siècle*. Paris, Klincksieck, 1986. 16 × 23, 328 p. (« Philosophia »).

L'étude que présente J.-F. Braunstein à propos de l'œuvre de Broussais prend la suite de ces « deux textes fondateurs de la philosophie de la médecine que sont l'*Essai sur le normal et le pathologique* de G. Canguilhem, et *La Naissance de la clinique* de M. Foucault », comme l'auteur le dit lui-même à la page 9 de son livre : ces deux historiens de la médecine avaient déjà reconnu l'importance de l'effet de rupture produit par l'intervention de Broussais, en ce qui concerne le rapport de la maladie à la fois à la santé et au malade. Sur ces deux points, J.-F. Braunstein reprend, textes détaillés à l'appui, la même démonstration : l'apport indiscuté de Broussais, c'est d'avoir établi qu'il n'y a pas de maladie en soi, considérée indépendamment de l'état sain de l'organisme, ou d'affections localisées dans les organes, affections que Broussais ramène toutes à des phénomènes irritatifs. J.-F. Braunstein montre de manière très précise comment cette thèse fondamentale s'est formée et développée, de l'*Examen de la doctrine médicale* de 1816, consacré pour l'essentiel à une réfutation de la *Nosologie philosophique* de Pinel, au *Traité de l'irritation et de la folie* de 1828, où est développée une critique de la psychologie de Cousin et de Jouffroy, pour aboutir au *Cours de phrénologie* de 1836, qui constitue l'une des sources du *Cours de philosophie positive* de Comte. Cette simple énumération des trois principales publications qui scandent la carrière de Broussais fait bien voir la portée philosophique de ses interventions théoriques, puisque celles-ci ont rencontré successivement, comme adversaires ou comme alliées, les trois tendances fondamentales qui ont occupé successivement le devant de la scène philosophique dans la première moitié du XIX^e siècle : à savoir l'Idéologie (à laquelle se rattache Pinel), le Spiritualisme (des universitaires éclectiques), et le Positivisme.

On voit alors sur quel point l'analyse présentée par J.-F. Braunstein diffère de celles de Canguilhem et de Foucault. Ceux-ci avaient montré qu'il n'y a pas d'histoire pure de la médecine, considérée seulement comme un savoir positif,

2. Cf. Toby GELFAND, *Professionalizing Modern Medicine. Paris Surgeons and Medical Science and Institutions in the 18th Century*, Westport (Connecticut)/Londres, Greenwood Press, 1980.

dans laquelle n'interfèrent, pour lui donner ses conditions de possibilité et ses critères de légitimité, des exigences issues de la pratique et des éléments de réflexion provenant d'autres domaines spéculatifs, au sens de ce que ces deux auteurs refusaient d'ailleurs d'appeler une histoire des idées. Mais ils écartaient de ce champ théorique la philosophie comme telle, avec ses systèmes tout constitués, ceux-ci n'étant eux-mêmes que des effets dérivés de cette structure historique qui les informe comme elle le fait aussi des théories scientifiques. J.-F. Braunstein postule au contraire que, dans le cas au moins de Broussais, il y a une intervention directe des prises de position philosophiques dans l'élaboration et le développement des théories médicales, dans le sens d'une médecine « matérialiste », avec toutes les implications spéculatives et politiques que comporte une telle orientation. Pour la résumer schématiquement, cette thèse revient à dire ceci : c'est parce qu'il était un matérialiste en philosophie que Broussais a produit un effet révolutionnaire de rupture dans l'histoire des doctrines médicales.

Mais cette formule : « médecine matérialiste », appliquée à Broussais, est-elle réellement justifiée ? Sans doute, à son époque, les adversaires spiritualistes de Broussais lui ont-ils reproché d'avoir brandi « le drapeau rouge des sangsues » (formule de Reveillé-Parisse, citée p. 94 et 256), et donc d'avoir directement calqué le contenu de son enseignement, et même sa thérapeutique, sur des convictions philosophiques et politiques préétablies, les premiers n'étant que la traduction des secondes dans le langage de la science. Mais faut-il les suivre dans cette interprétation, fût-ce en en retournant le sens, et en lui conférant la valeur d'une explication positive ? Telle est la question essentielle que pose la lecture de l'ouvrage de J.-F. Braunstein : fait-on de la médecine, et quelle médecine fait-on avec une philosophie matérialiste ? Et réciproquement : quelle sorte de matérialisme philosophique est investie dans un savoir médical, en ces premières années du XIX^e siècle ? Cette question de portée très générale est effectivement éclairée par la position personnelle de Broussais qui, plus qu'aucun de ses contemporains, s'est tenu à la limite de ces deux formes de réflexion, au point que son œuvre semble relever davantage de l'histoire des idéologies scientifiques que de l'histoire des sciences au sens strict.

À ces questions, J.-F. Braunstein apporte un premier ordre de réponses, en éclairant l'histoire de la philosophie à partir de celle de la médecine. Car les théories médicales de Broussais ont bien croisé les débats philosophiques de leur temps sur certains points cruciaux de leur développement, à l'égard duquel elles jouent ainsi le rôle d'un révélateur. En voici un exemple : en critiquant tour à tour, et suivant une ligne unique de raisonnement, les Idéologues, parce qu'ils ont réduit les phénomènes du vivant, comme ceux de la pensée, à des signes abstraits, c'est-à-dire à des représentations complètement coupées de leur conditionnement concret ; puis les Spiritualistes, c'est-à-dire la cohorte de ceux que Broussais appelait d'une formule stupéfiante, citée à la page 140 du livre de Braunstein, les « kanto-platoniciens », parce qu'ils ont prétendu réaliser, sous la fiction de l'observation interne, des entités transcendantes, comme par exemple celle du « moi », complètement indépendantes de la structure physiologique de l'organisme, Broussais donne une lumière inattendue

sur les commencements de la spéculation psychologique dans l'histoire de la pensée française, en faisant voir comment celle-ci s'est développée en fait à partir d'éléments apportés dans les contextes concurrents en apparence de l'Idéologie et du Spiritualisme, qui se sont rencontrés en tout cas sur ce point essentiel : la construction de la figure de l'homme intérieur (cette formule se trouvant pour la première fois en toutes lettres chez Cabanis). Sur ce point, la démarche de Broussais fait donc bien voir ce qu'il y a d'artificiel dans des clivages doctrinaux qui dissimulent en fait la continuité d'une histoire unique : du temps même de Broussais, mais sur un tout autre bord, Bonald, qui s'en est lui aussi successivement pris aux disciples de Cabanis et de Cousin, avait décelé, précisément du même point de vue, la constitution d'une psychologie de l'homme intérieur, la même connivence. Mais ce rapprochement inattendu entre Bonald et Broussais montre aussi que cette démonstration critique ne s'appuie pas forcément sur une référence matérialiste. C'est d'ailleurs ce que J.-F. Braunstein confirme lui-même, lorsqu'il montre comment, dans la dernière période de son œuvre, qui est ouverte par le *Cours de phrénologie*, Broussais, esquissant une réhabilitation des Écossais, minimise ses critiques contre les psychologues, au moment où il s'est lui-même converti à l'« innéisme », pour prendre à nouveau les Idéologues comme cible principale.

Autre exemple : celui des rapports de Broussais avec le positivisme. Comte a consacré au *Traité de l'irritation* de Broussais, au moment de la parution en 1828, un important compte rendu, qu'il a recueilli ensuite, dans le *Système de politique positive*, comme l'un des textes fondateurs de la philosophie positive. En 1829, Broussais a assisté à la séance inaugurale du Cours, au moment où Comte a repris celui-ci à son domicile. Et dans le texte du *Cours de philosophie positive*, les références à Broussais tiennent une place importante. Jusqu'à quel point peut-on dire que Comte a été influencé par Broussais, et quel est l'aspect spécifique de son œuvre qui a retenu son attention ? Trois idées, qui étaient effectivement au centre de la réflexion de Broussais, se retrouvent chez Comte : la critique de la psychologie et de la conception du moi qui y est afférente, le refus de séparer la pathologie de la physiologie (ce que Comte appelle le « principe de Broussais »), et la référence phrénologique (Broussais ayant publiquement authentifié la valeur scientifique de l'œuvre de Gall). Mais il est clair que, sur ces trois points essentiels, la médecine de Broussais n'est justement pas réductible, aux yeux de Comte du moins, aux critères d'un matérialisme philosophique. En effet, du point de vue de la philosophie positive, le matérialisme, tout autant que le spiritualisme, marque un retour en arrière de la connaissance scientifique au point de vue historiquement dépassé de la métaphysique. Et, en ce qui concerne le matérialisme, cette régression s'accompagne nécessairement pour Comte d'une rétrogradation du savoir médical dans l'ordre des spéculations, tel qu'il est déterminé une fois pour toutes par le principe général de la classification des sciences : donner des phénomènes de l'organisme une explication physico-chimique, voire même mathématico-astronomique, c'est effacer tous les effets positifs de la grande découverte de Bichat, qui constitue pour Comte

le véritable acte fondateur de la biologie scientifique, réfléchi dans une authentique philosophie biologique. Aussi bien Comte interprète-t-il Broussais comme le continuateur de Bichat, c'est-à-dire comme le fondateur d'une médecine physiologique, dans laquelle il n'y a plus de place pour une spéculation de type matérialiste.

Posons-nous donc à nouveau la question, comme l'étude de J.-F. Braunstein nous invite à le faire : en quel sens la médecine de Broussais est-elle une médecine matérialiste, selon les termes mêmes dans lesquels ses contemporains l'ont comprise ? Or à cette question, il est possible d'apporter trois sortes de réponses, qui, comme nous allons le voir, ouvrent à chaque fois un nouveau champ de problèmes.

D'abord, le matérialisme de Broussais consiste dans la mutation du concept de maladie qui résulte de la mise à l'écart de l'« ontologisme » et des « doctrines mixtes » : en ramenant la maladie à des lésions localisées dans des organes, Broussais effectue une intervention matérialiste au sens élémentaire de ce mouvement de réduction du « supérieur » à l'« inférieur », qui se résume chez lui dans la formule : l'homme est d'abord un estomac. De ce point de vue, on comprend que la dénonciation de l'abstraction nosographique ait débouché, très logiquement, sur celle d'une conception intellectualiste de l'être humain. En ce sens, ce qui est matérialiste chez Broussais, c'est son anthropologie. Mais ce qui caractérise aussi à ce niveau la démarche de Broussais, c'est son effort pour donner une explication unitaire des phénomènes organiques, qui sont tous ramenés au principe vital de l'irritation des tissus, en même temps qu'ils sont centrés sur le fonctionnement du système gastrique. C'est là-dessus que porteront essentiellement les critiques de C. Bernard (J.-F. Braunstein, p. 59). Or sur ce point précisément, Broussais sera par la suite infidèle à lui-même. Sa conversion tardive à la phrénologie transforme, en effet, la formule : l'homme est un ventre, en celle-ci : l'homme est un crâne. Et ce déplacement a pour conséquence un remaniement complet de l'usage du concept de localisation, puisque celui-ci, dans la perspective nouvelle ouverte par Gall, conduit à une diversification des facultés humaines ; et celles-ci doivent cesser, dès lors, d'être rapportées, dans une perspective moniste, à un principe d'explication homogène. Le regard médical que Broussais porte sur la réalité humaine, en remontant du ventre vers la tête — et ce mouvement correspond aussi chez Broussais à la redécouverte des vertus de l'innéisme —, développe en fait un nouveau « matérialisme » : matérialisme de l'os, et de ses dénivellations, en lieu et place d'un matérialisme du tissu et de ses contractions. Les adversaires de Broussais, sans doute, n'ont pas fait la différence, et la phrénologie au XIX^e siècle a été considérée comme le spectre du matérialisme philosophique (J.-F. Braunstein, p. 160 et sq.) : mais on peut se demander si ce n'est pas au prix d'une grave confusion, qui retire à l'idée même de matérialisme tout contenu réel. Car ce que les adversaires cléricaux de Broussais ont dénoncé chez lui sous ce chef, c'est l'effort pour proposer une explication déterministe des phénomènes du vivant, quel que soit d'ailleurs le contenu de cette explication. Or un matérialisme qui ferait abstraction du contenu de ses « théories » mérite-t-il encore ce nom ?

Le matérialisme de Broussais peut encore être identifié à un autre niveau, celui que Comte a caractérisé en forgeant la formule du « principe de Broussais ». Broussais a refusé d'isoler la maladie, comme état pathologique, du malade, c'est-à-dire de la réalité de l'homme souffrant, en tant que celle-ci est « matérialisée » dans le fonctionnement d'organes qui, dans tous les cas, obéissent aux lois générales d'une physiologie : c'est sur ce point précisément que Broussais s'est opposé à l'anatomo-pathologie de Laënnec (J.-F. Braunstein, p. 41). Mais de ce même point de vue, la considération de l'organe, principe des localisations, doit passer après celle de l'organisme envisagé comme un tout : d'où l'attention portée par Broussais aux phénomènes de synergie, aux sympathies vitales, qui constituent la base de la nouvelle médecine physiologique (J.-F. Braunstein, p. 36). On comprend alors que Comte ait pu reprendre à Broussais son « principe » tel quel, sans penser pour autant exposer la philosophie biologique au risque d'une régression : c'est que le « matérialisme » médical de Broussais n'est en aucun cas un matérialisme physico-chimique, mais un matérialisme physiologique, c'est-à-dire un matérialisme du vivant, qui refuse d'abstraire les phénomènes qu'il étudie en les réduisant aux éléments d'une explication purement mécanique. Mais un matérialisme du vivant est-il encore un matérialisme ? C'est justement en prenant l'idée globale du vivant comme un principe initial, irréductible comme tel à toute analyse, que Broussais se rapproche le plus du positivisme : en constatant la spécificité du vivant comme un fait premier, et en renonçant à s'interroger sur la nature des « forces », matérielles ou non, qui en effectuent la synthèse, il ouvre bien plutôt la voie à cet agnosticisme philosophique qui, refusant de choisir entre telle ou telle voie d'explication, laisse indéfiniment ouverte la spéculation biologique.

Enfin, il est possible de chercher le matérialisme de Broussais du côté de ses positions, non plus théoriques, mais pratiques : en tant que la médecine correspond à une fonction sociale déterminée, inséparable d'enjeux politiques. Sur ce point, les analyses présentées par J.-F. Braunstein sont éclairantes : Broussais, médecin militaire, formé sur le tas au cours des campagnes de l'Empire, qui, depuis sa place forte du Val-de-Grâce, a porté la contestation contre les maîtres de la Faculté de médecine, a trouvé sa sphère d'influence privilégiée chez les officiers de santé, médecins sous-qualifiés des campagnes et des classes urbaines prolétarisées, auxquels il a communiqué, en même temps que les éléments d'un savoir positif, une idéologie fondamentalement hygiéniste de l'homme en bonne santé, qui a marqué durablement l'histoire française de la médecine. Le matérialisme de Broussais, ce serait donc surtout de ce côté-là, dans la perspective large d'une « démocratisation » de la médecine, qu'il faudrait le chercher. Mais, n'est-ce pas justement le destin de toute position philosophique matérialiste que d'être déterminée dans la pratique, avant de produire des effets théoriques ?

Claire SALOMON-BAYET, *et al.*, *Pasteur et la Révolution pastorienne*. Préf. par André LWOFF. Paris, Payot, 1986. 14 × 22,7, 436 p., annexes, index (« Médecine et sociétés »).

Le centenaire de la première vaccination antirabique humaine (Pasteur, 1885) a été l'occasion de diverses cérémonies commémoratives et de la parution de plusieurs ouvrages tant en France qu'à l'étranger.

Le présent volume préfacé par A. Lwoff, prix Nobel de médecine, prolonge cet anniversaire en examinant plus particulièrement le retentissement de l'œuvre de Pasteur et de ses disciples dans la société française des dernières décennies du XIX^e siècle et des premières du nôtre.

M^{me} Salomon-Bayet, coordinatrice de cet ouvrage collectif, le présente dans un texte introductif : « Penser la révolution pastorienne » (p. 17-64) où l'œuvre de Pasteur est replacée dans le contexte de l'histoire de la pensée scientifique.

B. Lécuyer examine ensuite « L'hygiène en France avant Pasteur, 1750-1850 » (p. 67-142). Ce chapitre très documenté, et l'un des meilleurs du volume, évoque tout d'abord les enquêtes de la Société royale de médecine en épidémiologie dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. L'accent est également mis sur la réorganisation par Fourcroy et Chaptal de l'enseignement médical et la création de chaires d'Hygiène publique où s'illustrèrent Hallé, Fodéré et Villermé. B. Lécuyer rappelle également l'influence exercée par les « Idéologues » tels que Destutt de Tracy et Cabanis, la création en 1800 du Bureau de statistique et en 1802 celle du Conseil de salubrité de la Ville de Paris. La fondation de l'Académie de médecine en 1820 amena cette institution à s'intéresser de très près aux épidémies de fièvre jaune et de choléra qui sévirent en Europe dans les années 1820-1835 et donnèrent lieu à des controverses passionnées entre contagionnistes et anticontagionnistes. La création en 1829 des *Annales d'hygiène et de médecine légale* donna également un nouvel essor à l'Hygiène en France. Ce chapitre se termine par l'évocation de l'œuvre de trois hygiénistes de renom : Villermé, Fodéré, Parent-Duchâtelet.

Le chapitre suivant dû à J. Léonard, spécialiste de la médecine française au XIX^e siècle, est intitulé : « Comment peut-on être pastorien ? » (p. 145-179). L'auteur y brosse à grands traits un panorama des connaissances relatives à la pathologie infectieuse avant les années cruciales 1876-1885, jalonnées par les noms de Davaine, Bretonneau, Gendron, Trousseau, Chauveau, tous précurseurs à divers titres de la spécificité des maladies infectieuses ou de leur origine microbienne. Léonard cite également les importants articles du Dictionnaire de Dechambre dus aux premiers pastoriens (Pasteur lui-même, Duclaux) ainsi qu'à Bernheim, Chauveau, Chauvel, Davaine, Laveran, Villemin, tous adeptes et propagateurs de la théorie microbienne. Les titres des premiers ouvrages français de microbiologie médicale sont également rappelés. Il faut y ajouter *Ferments et maladies* (1882) et *Le Microbe et la maladie* (1886) d'É. Duclaux, reproduisant le texte de ses cours. En effet, avant la création de l'Institut Pasteur (1888) et l'instauration de son « grand cours », un enseignement de la microbiologie médicale était déjà donné par Cornil, Chantemesse, Bouchard, etc., tandis

que des laboratoires de bactériologie étaient créés dans divers hôpitaux, tant à Paris qu'en province où étaient également introduites les techniques d'asepsie chirurgicale. L'avènement de la sérothérapie antidiphtérique amena également la fondation, dès 1896, de laboratoires producteurs de sérum dans diverses villes de province.

En prolongement direct de ce chapitre, celui dû à V. Thévenin examine « L'École et l'officine, les pharmaciens de 1871 à 1919 » (p. 185-214). Après avoir rappelé les titres des revues pharmaceutiques publiées en France à ces dates, l'auteur examine l'influence des découvertes pastoriennes sur la profession pharmaceutique. Celle-ci se concrétisa sous la forme d'un enseignement de la microbiologie et de la création de laboratoires d'analyse bactériologique et de sérothérapie. Il est signalé à ce propos qu'un enseignement de la microbiologie (industrielle et médicale) existait à la Faculté des sciences de Paris dès 1878, où il était donné par É. Duclaux puis plus tard par L. Blaringhem, auteur d'un livre peu connu, *Pasteur et le Transformisme* (1923) non cité ici.

R. Carvais examine ensuite « Le microbe et la responsabilité médicale » (p. 220-275) dans un chapitre remarquablement documenté. L'auteur y rappelle que de 1870 à 1940 de nombreuses thèses de Droit soutenues tant à Paris qu'en province furent consacrées aux maladies contagieuses et épidémiques, à l'hygiène et aux vaccinations et en donne des graphiques (p. 393-396). Une nouvelle matière juridique prit, en effet, naissance : la santé publique. Ses interférences avec la responsabilité médicale dans le contexte des maladies contagieuses (fièvre puerpérale, syphilis) et des vaccinations sont examinées de façon très détaillée avec un recours constant aux sources originales (247 notes occupant les p. 259-275).

Le chapitre suivant, dû au même auteur, concerne « La maladie, la loi et les mœurs » (p. 281-330) et constitue le prolongement du précédent. R. Carvais y rappelle les lois relatives à la déclaration obligatoire des maladies transmissibles, la vaccination antivariolique, l'assainissement des communes, la salubrité des immeubles, le contrôle bactériologique de l'industrie alimentaire (loi du 1^{er} août 1905). Il évoque ensuite l'organisation de Conférences sanitaires internationales destinées à centraliser les efforts de prévention contre les maladies épidémiques, puis la fondation de l'Office international d'hygiène publique (Paris) et la création de l'O.M.S. (Organisation Mondiale de la Santé).

Avec le dernier chapitre, « Le théâtre de la preuve » de B. Latour (p. 337-384), nous entrons dans un tout autre domaine. L'auteur y reprend la comparaison déjà faite dans son livre, *Microbes, Guerre et Paix* (1984), entre l'ouvrage de Tolstoï portant ce titre et l'œuvre de Pasteur. On a un certain mal à comprendre où l'auteur veut au juste en venir. Ce chapitre rappelle *mutatis mutandis* celui des *Mots et les Choses* de M. Foucault où ce philosophe établissait une comparaison, selon nous toute gratuite et factice, entre les *Leçons d'anatomie* de G. Cuvier et les *Cent vingt journées de Sodome* du marquis de Sade. On ne peut comparer que des choses comparables, sinon on se livre à un pur délire verbal hermétique pour le lecteur.

Plus intéressante et motivée est l'exégèse de trois revues, *Revue scientifique*, *Annales de l'Institut Pasteur*, *Concours médical* pour ce qui est de la diffusion des idées pastoriennes. L'auteur ne cite toutefois pas J. Léonard qui avait déjà

examiné dans ce contexte le dernier de ces périodiques (« Les débuts du *Concours médical* », *Hist. Sci. méd.*, 14, 1980, p. 453-458). L'ouvrage se termine par diverses Annexes (p. 387-424) parmi lesquelles des « Repères honorifiques » énumérant les nombreuses décorations, prix et médailles attribués à Pasteur. La trop courte bibliographie (p. 425-426) omet plusieurs titres d'ouvrages importants et notamment celui du Dr Albert Delaunay, *L'Institut Pasteur, des origines à aujourd'hui* (Paris, France-Empire, 1962) dont l'absence ici est assez surprenante.

Quel jugement porter en définitive sur ce gros ouvrage écrit par des historiens et des philosophes ? Tout en soulignant bien l'indiscutable impact de l'œuvre de Pasteur sur la médecine et la société des dernières décennies du XIX^e siècle et des premières du nôtre, il tend à lui donner la part du lion et à sous-estimer tant soit peu l'apport des autres écoles microbiologiques contemporaines et notamment l'école allemande qui avec Koch, Behring et Ehrlich joua un rôle fondamental dans l'avènement de la bactériologie et de l'immunologie.

L'apport de Pasteur et des pastoriens, tout important soit-il, ne doit pas faire oublier que la révolution qui bouleversa la pathologie infectieuse dans les années 1870-1890 ne fut pas comme celle de 1789 uniquement française, mais se manifesta dans toute l'Europe, tant il est vrai que la pensée scientifique ignore superbement pays et frontières. N'est-ce pas d'ailleurs Pasteur lui-même qui avait dit : « La Science n'a pas de patrie. »

Jean THÉODORIDÈS.

Jean THÉODORIDÈS, *Histoire de la rage. Cave canem*. Préf. de Pierre LÉPINE. Paris, Masson, 1986. 16 × 24, 290 p. (« Fondation Singer-Polignac »).

En net regain, l'histoire des maladies et de la médecine cherche encore sa méthode : son objet la situe au cœur des interrogations portées sur le fonctionnement des sociétés, permettant de les embrasser d'un regard anthropologique fécond, à condition de ne pas l'extraire de leur cadre même. C'est dire d'emblée la difficulté d'une synthèse dont la fourchette chronologique couvrirait plusieurs millénaires, en parcourant chaque continent.

L'ouvrage, publié sous les auspices de la Fondation Singer-Polignac, rassemble, sur une matière des plus denses, les éléments fort dispersés d'une bibliographie considérable : citations, références, anecdotes ainsi accumulées depuis l'Antiquité orientale jusqu'à l'époque de la microscopie électronique, rendent donc l'initiative précieuse. Les limites d'une telle conception, « classique » pourrait-on dire à regret, seraient vite atteintes si la curiosité érudite de son auteur ne parvenait à réveiller la réflexion du lecteur. Comment, par exemple, admettre un plan strictement chronologique et géographique (plaque comme dans nos meilleurs « manuels ») qui rejette l'étude des rapports entre la rage et la littérature en un dernier chapitre, à part, comme s'ils étaient exclus de l'imaginaire médical ? Comment soutenir (p. 13), à l'heure actuelle, que

la « syphilis, la tuberculose ou la lèpre ont fait l'objet d'excellentes synthèses historiques » ? Est-il encore permis de traiter la rage au Moyen Âge (20 pages d'un texte de 267 pages) sous l'angle simpliste de l'absence de progrès des connaissances médiévales ? Un tel sujet peut-il enfin éviter de réserver à l'animal, première victime et vecteur de la maladie, la place qui lui revient ?

Quelques remarques n'enlèvent rien au « défrichage » accompli par l'auteur. Elles font apparaître le fossé qui le sépare d'une œuvre pionnière telle que celle de Johannes Nohl sur la peste, publiée dès 1924-1926 et récemment offerte en traduction française (*La Mort noire*, Paris, Payot, 1986) : sans réelle problématique, la synthèse n'aurait-elle d'autre fin qu'elle-même ? À moins que les matériaux assemblés ne permettent un jour de construire l'édifice.

François-Olivier TOUATI.

LES SOCIÉTÉS INDUSTRIELLES ET L'ÉCONOMIQUE

François CARON, *Le Résistible déclin des sociétés industrielles*. Préf. de Pierre CHAUNU. Paris, Perrin, 1985. 15 × 24, 330 p., bibliogr., index (« Histoire et décadence »).

Le titre de l'ouvrage de F. Caron peut être trompeur. Sur deux plans. Tout d'abord quant aux sociétés qui sont l'objet de l'analyse. Il s'agit, en effet, d'un type bien spécifique de sociétés industrielles : celles dont le développement économique s'est effectué depuis la fin du XVIII^e siècle sous la forme d'un capitalisme libéral. Les exemples utilisés concernent principalement l'Angleterre, la France, l'Allemagne, et les États-Unis. Ainsi, même pour l'époque la plus récente, exception faite de quelques références au Japon, les jeunes nations industrielles de la zone Pacifique ne sont pas étudiées. D'autre part, bien qu'il soit publié dans la collection dirigée par P. Chaunu, « Histoire et décadence », l'essentiel de l'ouvrage montre bien plutôt le remarquable dynamisme du capitalisme libéral occidental au moins jusqu'au tournant des années 1970. Le seul dernier chapitre s'interroge sur la crise actuelle dont la mise en perspective historique permet d'ailleurs à F. Caron de nuancer l'importance.

Pour F. Caron, « la société industrielle est née d'un projet collectif, [...] apparu à l'époque moderne » (p. 21), aussi le premier des sept chapitres de l'ouvrage est-il consacré à la naissance de ce projet. Le projet industrialiste est né d'une volonté commune à l'État mercantiliste et aux élites de lutter contre la pauvreté, et plus particulièrement contre la pauvreté née de l'oisiveté. Ainsi se développa « plusieurs années avant Keynes, l'un des grands desseins de la société moderne » (p. 25) : le plein emploi. L'optique des politiques économiques modernes fut alors de favoriser l'innovation technique dans l'optique double d'accroître la puissance de l'État et de « fournir du travail au peuple » (p. 27). Deux « glissements » furent encore nécessaires pour assurer au projet sa cohérence. Le premier fut